

mis dans vos affaires un million, la plus grande partie de ma fortune, elle me blâmera sans le moindre doute...

— N'a-t-elle donc point confiance en moi ?

— Elle a confiance en vous, elle vous estime, elle adore votre belle-sœur Marguerite Bertin, elle éprouve pour votre fils une amitié sincère, mais elle déteste les spéculations, elle a horreur des entreprises hasardeuses, elle ne comprend que les obligations de chemins de fer ou les actions de la Banque de France. Elle réclamera la rigoureuse exécution des clauses du contrat, car, je la connais bien, elle aura hâte de placer son argent à sa guise... N'attendez d'elle aucun sursis, ne le demandez même pas... vous vous heurteriez contre un refus. Bref, si je meurs soyez en mesure...

— J'y suis, monsieur le comte...

— Vous me l'affirmez.

— Je vous le jure.

— Bien, mon ami... je vous crois... je puis mourir en paix...

Et M. de Terrys, après avoir tenu la main à Pascal Lantier qui se leva pour la serrer, appuya sur un timbre. Le valet de chambre entra.

— Priez mademoiselle Honorine de venir ici... commanda le moribond.

— Bien, monsieur le comte...

La jeune fille parut au bout d'un instant.

— Ma chère Honorine, lui dit le vieillard, charge-toi d'accompagner notre ami Pascal, que je ne puis malheureusement reconduire.

L'entrepreneur, en voyant entrer mademoiselle de Terrys, jeta sur elle un regard plein de haine.

— A bientôt, M. le comte, murmura-t-il. J'espère, à ma prochaine visite, vous trouver mieux portant...

Puis il s'inclina et suivit Honorine.

— N'oubliez pas que vous m'avez promis des nouvelles de ma bonne amie Marguerite... fit cette dernière dans l'antichambre.

— J'enverrai mon fils vous les apporter, mademoiselle...

— Je serai heureuse de le voir...

XXII.

Pascal quitta l'hôtel du boulevard Malesherbes et remonta dans sa voiture.

Sa tête brûlante lui semblait lourde. Ses mains crispées froissaient ses gants.

— Où va monsieur, demanda le cocher.

— Rue de Varennes...

— La voiture s'ébranla.

— Le comte va mourir... pensait Lantier avec une agitation fiévreuse. Il s'éteindra d'une heure à l'autre ; huit jours après sa mort, je serai mis en demeure de rembourser à sa fille le million qu'il m'a prêté, et mademoiselle de Terrys ne m'accordera ni terme, ni délai ! Ainsi donc, au moment où je me croyais sauvé, où ce Valta me promettait à courte échéance l'héritage de Robert Valleraud, l'abîme de la banqueroute s'ouvrira devant moi ! Je suis menacé... A-t-il donc tenté vainement de supprimer cette héritière, unique obstacle entre la fortune et moi ?... Comment sortir d'une incertitude qui me brise ? Où chercher le salut ?

Son front, qui se plissait sous l'effort de sa pensée, s'éclaircit soudain.

— J'ai trouvé !... murmura-t-il. Le moyen de conserver ce million existe... La réussite de mon plan dépend de Marguerite... Mademoiselle de Terrys l'adore, le comte me l'affirmait tout à l'heure... Elle suivra ses conseils... Ma belle-sœur aime son neveu Paul... Pour lui elle ferait l'impossible et ce que je rêve est facile... Peut-être devrais-je parler à mon fils avant de voir sa tante... Elle est absente, m'a dit Honorine... Il faut que je sache où elle est...

(A CONTINUER.)

Commencé le 12 Octobre 1882 — (No. 146.)

LE TESTAMENT SANGLANT

TROISIÈME PARTIE.

V

LE RAYON.

CHARLES DE VARNIA A MADAME LUDOVISE DUNOYER.

» Avignon, 27 janvier 1847.

« En ce moment, comme pour donner une autre forme à ma rêverie, le prélude d'une valse arriva à mon oreille : c'était Ottavina, à qui on avait donné l'appartement principal, où se trouvait un piano, suivant l'usage des auberges suisses, et qui, pour se rappeler à moi peut-être, jouait, de ses doigts agiles, des variations de Thalberg. En même temps, je jetai les yeux vers une fenêtre placée à l'angle du bâtiment, et où l'on voyait encore de la lumière.

« Quelque chose me disait que vous étiez là. En effet, à cette faible clarté, je vous vis passant de cette chambre à la chambre voisine, sans doute pour donner à M. Dunoyer les soins que réclamait son état de souffrance et de fatigue ; puis vous revîntes, vous vous mîtes à genoux les mains jointes, et il me sembla que mon cœur en cet instant priaît avec vos lèvres... Oh ! oui, cette prière commune, élevée vers Dieu, par deux âmes que tout séparait alors, et que tout cependant attirait l'une vers l'autre, cette prière a été, j'en suis sûr, le premier lien de nos destinées !

« Déjà vous me protégiez, déjà votre céleste image purifiait à mon insu mon regard souillé par le regard de la courtisane ! Je le reconnais aujourd'hui avec une ineffable reconnaissance : les émotions de cette soirée, les contrastes qui se disputaient mon cœur, ma persistance à vous comparer, vous, inconnue, vous, vision d'un jour, à la femme que je croyais alors devoir décider de mon sort, ces mystérieux détours par lesquels je revenais à vous, tout cela, c'était la voix de mon ange gardien, qui m'aver-tissait du péril en pronant vos traits !

« Ah ! qu'il les garde toujours, car maintenant il me serait impossible de vous séparer de lui. Oui, cet amour immense, infini, dont l'expression, si je ne me faisais violence, eût déjà envahi ces pages, cet amour n'est pas l'enlèvement irrésistible d'une imagination romanesque ; il ne date pas d'hier, il est né dans cette première soirée où Dieu nous plaça en face l'un de l'autre, où il permit qu'un rayon céleste vint combattre en moi les prestiges de l'enfer... Car vous n'étiez pas, madame, une femme luttant contre une autre femme... oh ! non, vous étiez mieux que cela : l'ange de rémission, génie du bien luttant contre